LA LIGNE DE FLOTTAISON

DU MÊME AUTEUR

L'Air de la guerre
récit
L'Olivier, 1994
et Seuil, coll. « Points », n° 60
(Prix Novembre 1994)

La Guerre au bord du fleuve
roman
L'Olivier, 1999
et coll. « Petite bibliothèque de l'Olivier », n° 38

Dans le nu de la vie
Récits des marais rwandais
Seuil, 2000
et coll. « Points », n° 969
(Prix France-Culture 2001)

Une saison de machettes
Seuil, 2003
et coll. « Points », n° 1253
(Prix Femina 2003)

Fiction & Cie



Jean Hatzfeld

LA LIGNE DE FLOTTAISON

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VIe*

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 2-02-082756-5

© Éditions du Seuil, août 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Bientôt, les couleurs vert pomme et rouge vif de son sac se détacheraient sur le tapis roulant – d'où l'indéfectible attachement de Frédéric pour ce bagage en plastique un peu minable, maculé de cambouis dans des soutes, acheté à la va-vite dans un bazar de Saïda, au Sud-Liban.

Frédéric s'assit donc sur un chariot, en retrait de la cohue, et se mit à étudier la physionomie des passagers de l'aube, jouant par habitude à les coupler aux villes dont les noms s'affichaient sur le panneau électronique des arrivées. Ceux levés le matin même, dans des costumes impeccables, maquillés ou rasés de frais, déjà concentrés pour un rendez-vous de travail ; ou les passagers en sweat-shirt, cheveux poussiéreux, un madras noué autour du cou, bâillant sans cesse car ils avaient passé la nuit recroquevillés sur leur siège, revenant d'un safari-photo, un instrument de musique sous le bras ; ceux qui exhibaient une

casquette des Spurs, écouteurs dans les oreilles ; ou des familles moins placides, parfois fébriles et bruyantes, qui avaient quitté, avec enfants et paquetages en jute, leurs masures d'un quartier de Bamako ou de Shanghai…

La sonorité oubliée d'une conversation de téléphone portable interrompit son observation somnolente. « Oui, c'est moi, je suis à Roissy, on a du retard comme chaque fois… Tu es passé à la mairie ? D'accord, d'accord, pas grave, tu m'expliqueras… » Frédéric soupira. Son sac apparut à cet instant.

Une brume froide saisit Frédéric derrière la porte coulissante de l'aéroport. Il s'énerva dans la file d'attente des taxis, puis se détendit en s'enfonçant dans le siège du véhicule, qui s'élança bientôt dans le flot des voitures. Des haies de bosquets taillés bordaient les rambardes de l'autoroute du Nord, sur lesquelles travaillaient des équipes de techniciens revêtus de chasubles phosphorescentes orange. Au-delà s'étendaient des labours pas encore verdis mais soigneusement striés. Il se surprit à observer la droiture des pylônes, intacts, qui filaient vers le lointain.

« Vous venez d'où ? » lui demanda le chauffeur, un œil dans le rétroviseur. Frédéric n'eut pas le réflexe de mentir comme il le faisait d'habitude ; il bougonna une réponse décourageante, mais sa mauvaise humeur

s'évanouit lorsqu'il s'aperçut que l'homme au volant était asiatique.

« Et vous, vous venez de quel pays ?

– Timor.

– Ah bon ? Vous en êtes peut-être parti en 1999 ?

– Vous êtes vraiment bien au courant. Vous avez visité Timor ?

– À cette époque, justement… On aurait pu se croiser.

– Oh, moi, ça faisait très longtemps que je ne sortais plus en plein jour. »

Ils partirent d'un même rire. Frédéric se mit à le faire parler de sa fuite à travers les rizières, des chasses nocturnes dans les forêts de tecks, de l'ascension du volcan frontalier. Puis de son embarquement sur un quai de Tutuala à bord d'un bateau de contrebandiers vers Nouméa, de son arrivée clandestine au Havre – Frédéric insistait, trop content d'éviter les sempiternelles rouspétances des chauffeurs qui, d'ordinaire, lui gâchaient ce trajet de l'aéroport.

« Et vous y êtes retourné ?

– Jamais !

– Plus de famille ?

– Plus de famille, plus de collègues, plus de maison, plus rien à faire là-bas.

– Tout de même, avec le recul du temps…

– Pourquoi chercher à savoir ce qu'on sait très bien ?

– Vous avez peur de reconnaître les tueurs ?

– Non. On n'a plus peur d'eux maintenant. Mais, moi, j'aurais peur d'en croiser sur le trottoir, et de me demander s'ils sont des êtres humains.

– Mais ils le sont, c'est bien ça…

– Je veux dire, s'ils sont de la même espèce que moi. C'est une question très mauvaise pour le sommeil. Déjà qu'on ne dort pas beaucoup dans le taxi. »

Les embouteillages de la porte de la Chapelle les immobilisèrent un long moment. À droite, à gauche, pour lutter contre l'endormissement, Frédéric observait les panneaux publicitaires apparemment inchangés depuis la dernière fois. Emese devait déjà être à son bureau. Il l'imagina en jeans et bottines anglaises, puis dans ce tailleur Chanel pied-de-poule qui les amusait tant. Malgré sa timidité et son peu d'attention pour sa garde-robe, elle variait les styles vestimentaires avec une désinvolture déconcertante. Il aurait pu la prévenir deux jours plus tôt de son retour, en utilisant la messagerie d'une organisation humanitaire, mais il y avait renoncé. Trop de choses à dire, et trop longues à expliquer par un e-mail.

Il fit arrêter le taxi au bout de la rue Pascal.

« Alors, bonne chance, dit-il en ouvrant la portière.

– À vous aussi. M'avez l'air d'en avoir besoin, peut-être plus que moi », répondit en souriant le chauffeur.

Frédéric entra dans une parfumerie pour en sortir avec un flacon de vétiver qu'il débarrassa de son papier d'emballage. Il en rapportait à Emese de tous les aéroports étrangers d'où il revenait. Au kiosque de la rue Mouffetard, il s'empressa d'acheter une pile de journaux – *Libération*, *L'Équipe*, *Moto Journal*, *Le Point*, *Le Monde* de la veille.

En bas de l'immeuble, il hésita sur les chiffres du digicode. Dans l'entrée de l'appartement, il huma l'air plusieurs fois. Il regarda les murs blancs. Rien ne le surprit, sinon qu'un tableau, beau quoique un peu macabre, déniché chez un antiquaire de Goražde pendant le siège de la ville, avait été remplacé par une aquarelle méditerranéenne dans les tons jaune ensoleillé. La porte-fenêtre du salon était entrebâillée, le manteau de velours satiné noir reposait sur le bras du canapé ; des marguerites dans le vase chinois, une revue hongroise près d'un coussin, la théière et la tasse sur la table, des disques éparpillés sur le parquet.

Frédéric en venait à regretter de ne pas avoir averti Emese, quand des miaulements parvinrent de la chambre, et une chatte tigrée roux et blanc apparut et vint se frotter furtivement contre ses jambes, comme s'il s'était simplement absenté une heure au bistrot.

« Bonjour, minette ! Mais dis donc, tu n'aurais pas grossi ? »

Emese avait recueilli cette chatte dans leur rue, une nuit, en rentrant du cinéma. Ou plutôt la chatte s'était approprié Emese en s'agrippant à ses jambes avec une ténacité si brusque et si étonnante, à croire que ce mollet était sa dernière chance, qu'Emese la souleva, la déposa dans son cabas et la monta chez elle. Depuis ce fameux soir, la chatte refusait de mettre le museau dehors, sinon l'été, à pas circonspects, sur la partie ensoleillée du balcon.

Dans la salle de bains, le premier réflexe de Frédéric fut de chercher des lames neuves, une bombe de mousse, et de se raser à l'eau brûlante. Il ouvrit son sac, y saisit un ballot de linge sale dont il emplit le panier, puis le lança dans le couloir, remettant les rangements à plus tard. Il repéra la pile de son courrier, à sa place, sur un napperon de l'étagère, et commença à jeter un œil dessus, un peu au hasard, pour bientôt reposer le tout sans rien ouvrir.

Il fut tenté de se pelotonner au chaud sous la couette et de s'assoupir avec la minette, mais il appréhendait que sa gueule de bois n'empire. Pour fêter son départ, lui et ses amis avaient beaucoup bu, de la bière, de la gnôle de prune, de tout ce qu'il restait. Il trouva plus judicieux d'aller transpirer l'alcool, la fatigue et la saleté. Du bas de la penderie, il extirpa un survêtement, enfila par-dessus un K-way et descendit l'escalier quatre à quatre.

À l'entrée du Jardin des Plantes, Frédéric laissa s'éloigner un couple de joggers aux foulées trop disgracieuses et s'élança entre les rangées de platanes. Le dénuement des branches accentuait la rudesse du parc. Il aimait y courir en hiver, et plus particulièrement le premier matin d'un retour. C'était peut-être la seule habitude qui lui manquait là-bas. D'autant plus que, selon un phénomène bien connu des entraîneurs sportifs, qui repèrent ainsi les tricheurs, le premier footing après une longue inactivité physique est toujours très fluide, grâce à l'influx nerveux accumulé. Frédéric enchaîna plusieurs tours et grimpa à fond la butte menant à un belvédère en faux marbre. Il appréciait la sensation de dégoulinement qui l'aidait à évacuer les soucis.

Pendant deux jours, il avait conduit une Niva tout-terrain à travers des cols enneigés, entre les parois de roches noires et verglacées du massif du Khakhalgi, pour rejoindre l'aéroport de Tbilissi ; dans la nuit, en compagnie d'une journaliste vénitienne et de son équipe de télévision, de trois prêtres orthodoxes, de bidasses russes et d'une famille géorgienne, il avait embarqué entre des sacs de farine dans la carlingue d'un Iliouchine, pour attraper à Varsovie le vol régulier

de Paris. Pendant ce périple, il n'avait cessé de formuler ce qu'il voulait déclarer à Emese. Il se mit à récapituler une nouvelle fois. C'était simple à dire, et cependant il ne pouvait s'empêcher d'en répéter les phrases.

À l'abri du belvédère, une bande de lycéens fumait un pétard ; il redescendit la butte et s'allongea dans un bosquet de chênes pour étirer méticuleusement les muscles du cou, du dos, des jambes. En même temps, des images d'Emese se succédaient dans sa tête, toutes de tendresse. Il repartit en courant, jusqu'à épuisement.

Il était encore trop tôt pour rentrer à l'appartement et il se dirigea vers le zoo du jardin. Il savait les fauves rentrés dans leurs cages en cette saison ; il prit à droite vers l'enclos des loups, près du quai Saint-Bernard. Voilà, il n'irait plus à la guerre, pas même une exception pour un dépannage urgent. Cette fois aurait été la dernière. Il ne l'avait jamais envisagé jusqu'à ces jours-ci, mais c'était bien ça. Le dernier séjour s'était plutôt bien passé, aucun pépin particulier. Il ne craignait pas le voyage de trop, ou une peur rétrospective comme certains ont pu la vivre au lendemain d'une blessure ou d'un enlèvement. Au contraire, à plusieurs reprises, la chance l'avait épaulé et il se sentait serein. Il avait vécu des jours qu'il savait inoubliables et précisément c'était formidable d'arrêter ainsi. Emese le

croirait. Il n'éprouverait ni regret ni frustration. Il souhaitait passer à autre chose. Maintenant, sa vie était avec elle.

Dans leur coin du zoo, à l'approche de l'heure du repas, les loups longeaient les grilles d'un pas régulier à donner le tournis. Ils exerçaient sur Frédéric une fascination commune à beaucoup de gens, mais lui ressentait une familiarité avec eux. Simplement parce qu'il en avait entendu dans les montagnes kurdes qui séparent l'Irak et l'Iran ; dans les forêts de Jahorina en Bosnie-Herzégovine, où, en compagnie d'Antoine, son copain du *Monde*, il en avait même vu à travers la fenêtre, rôder dans la neige autour du chalet. Il avait aussi entendu des hurlements de meutes le long de la rivière de Kaboul enfouie sous les glaces d'hiver, et des jappements plus aigus de chacals-loups à chabraque mêlés aux criaillements des oiseaux, dans la jungle du Mata Bia, au Timor. Et bien sûr il avait aperçu plusieurs fois de ces loups gris au cou épaissi d'une étole de fourrure, en Tchétchénie.

Il remarqua l'arrivée d'un nouveau pensionnaire, blanchâtre, trapu, aux pattes larges, et fit signe à tous les autres. Dès que survint l'habituel malaise à les voir tourner ainsi le regardant de biais, il s'éloigna pour passer en vitesse chez les débonnaires hippopotames.

De la musique résonnait sur le palier, un concerto de Mozart interprété par Yehudi Menuhin, leur favori. Emese était rentrée. Il respira à fond, appuya deux coups rapides sur la sonnette, laissa passer les quelques secondes d'usage et ouvrit la porte. Assise à côté d'un homme au visage affublé de lunettes en écaille, avec qui elle devait travailler un manuscrit, Emese tourna la tête. Son sourire le ravit comme chaque fois. « Ça va ? » Le léger accent de sa voix aussi le chamboula. Elle ne lui demanda pas : « Tiens, tu es revenu ? », ni « Ça s'est bien passé ? », ni « Tu es trempé… », mais elle dit, en rougissant légèrement : « Tu veux du thé ou tu prends d'abord une douche ? Je te présente Fabien. »

La chatte sauta de son canapé. L'homme se leva et tendit la main à Frédéric : « On travaillait sur mon bouquin, mais rien qui urge. » Et tournant son regard vers Emese : « Je reviendrai, je t'appellerai…

– Non, non, ne vous dérangez pas pour moi. Un bouquin sur quoi ? demanda Frédéric.

– L'Écosse des Pictes et des Scots.

– Ah, par rapport à Macbeth… ?

– Avant et après, l'Écosse médiévale, la guerre des Highlands et ses mythologies. Cette époque vous aurait plu. »

Faisant un petit signe de main à Emese, Frédéric disparut dans la salle de bains où on l'entendit bientôt barboter dans la baignoire. Il aurait pu être irrité par la présence de ce client dont elle lui avait souvent

parlé, un architecte dont la passion était d'écrire sur l'Écosse. Mais, dans le fond, ces retrouvailles anodines l'arrangeaient et lui permettaient de gagner du temps, car il était déjà inquiet de tout ce qu'il avait projeté de dire.

Les cheveux d'Emese, blonds et lisses, s'étaient beaucoup allongés. Elle les secoua d'un brusque mouvement de tête pour confirmer l'observation de Frédéric. Cette chevelure l'embellissait.

Ils étaient attablés au Baratin, un bar à vins d'une rue pentue de Belleville. C'était l'endroit de leur premier tête-à-tête. Ils en aimaient l'atmosphère familiale, les tables rapprochées au coude à coude, la verve du patron, empressé à vous faire goûter ses dernières découvertes viticoles d'arrière-pays, la gentillesse de la patronne, inestimable cordon-bleu.

Le saint-désirat qu'Emese demanda comme d'habitude en apéro égaya rapidement ses yeux bleus. Elle avait souligné ses lèvres d'un rouge cerise, son unique et rare concession au maquillage ; elle portait un chemisier brodé, rapporté de Peshawar. Elle était en train de penser qu'elle signerait volontiers dès ce soir un bail à vie avec Frédéric, par-delà les déceptions à venir qu'elle connaissait trop bien.

« Et le boulot ? Tu as vu des gens marrants ? lui demanda-t-il.

– La semaine dernière, on a reçu des ingénieurs d'Iéna. Ils portaient encore leurs costards d'apparatchiks marron et des chemises en acrylique jaune, avec des cravates à fleurs. Il n'y avait que leurs chaussures en vrai cuir pour montrer qu'ils savaient que le Mur était tombé. Mais ils ne jurent que par les Américains, les *marines*, les *yankees*, Clint Eastwood. Ils connaissent un nombre invraisemblable de blagues sur les Allemands ou sur nous, genre histoires belges réadaptées. »

Le matin, Emese était traductrice dans un atelier d'architectes ; l'après-midi, chez elle, elle éditait des scénarios, des livres, des pièces de théâtre. Dans ses moments perdus, elle travaillait bénévolement sur des recueils de poèmes, pour le plaisir de rencontrer les auteurs et d'être invitée aux cocktails d'une revue chic de poésie à laquelle collaborait sa copine Magritt.

C'est lors d'une de ces fêtes, consacrée à la sortie d'un numéro sur les Indiens, qu'elle avait connu Frédéric. Présentés l'un à l'autre par Magritt, tous deux un peu marginaux dans la soirée, un peu ivres aussi, ils s'étaient mis à bavarder pour dissimuler leur timidité. Frédéric revenait des îles de la Reine-Charlotte où il avait rencontré un chef Haïda, sculpteur de totems célébré par une exposition au Metropolitan Museum of New York, et sur qui il avait écrit. Dans la foulée, il

raconta aussi une histoire qui se déroulait dans une réserve Cree du Grand Nord canadien : des géologues de compagnies pétrolières en conflit avec les chefs d'une tribu qui interdisaient l'extraction d'une poche de pétrole, sous l'argument que leurs ancêtres, oubliés à l'époque de la conquête par les administrateurs coloniaux, n'avaient pas été conviés à signer les traités de paix avec l'État canadien.

Frédéric ne cessait de lui proposer du champagne, il semblait tellement craindre les silences dans la conversation qu'il en devenait un fébrile conteur. Emese riait avec gentillesse.

Grâce à la malice de Magritt, ils se retrouvèrent une dizaine de jours plus tard, au bar du Piano Vache, près du Panthéon, où ils parlèrent toute la soirée du Danube. Elle, de la partie supérieure : les lagunes et îlots où faisaient halte les migrateurs, les thermes sur l'île Margit de Budapest, très prisés pour les noces, la forêt interdite de Gemenci, les pique-niques en famille sur les rives de Kiskunlacháza où son grand-père arrimait sa barque, les vols triangulaires d'oies à l'approche de l'hiver et du printemps qui semblaient suivre le fil d'eau, les bateaux décorés du carnaval de Mohács, le bac pour aller aux foires de Voïvodine, l'immense Danube de son enfance.

Lui du cours inférieur du fleuve : la porte de Fer des monts Almăjului, qu'ils comparèrent avec la porte de Fer des monts Börzsöny ; les bals dans les guinguettes

de Turnu Severin, si appréciés quand on revenait de Roumanie ; les flots chimiques cristallins de Giurgiu, les marins venus des ports du monde entier et les bars de Tulcea, et surtout le delta, les loups qu'il avait pu voir aux abords des décharges d'ordures, les colonies de pélicans dans les nénuphars, les pêcheurs lipovènes barbus qu'il avait connus lors de reportages en Roumanie. Car à l'époque, devait remarquer Emese par la suite, il n'avait pas encore vécu Vukovar.

Pour leur troisième rencontre, la bonne, elle lui donna rendez-vous à un concert d'Archie Shepp, aux Instants-Chavirés de Montreuil.

Elle saisit l'assiette de Frédéric, lui ouvrit sa daurade d'un geste vif du plat du couteau et lui ôta les arêtes. Il lui remplit son verre, fit une moue interrogative en observant la bouteille vide. Emese continua de raconter ce qu'elle appelait ses « mignonnes histoires de clients », reprenant sans aucun effort de mémoire des anecdotes, comme si de rien n'était depuis leur dernière séparation : « En ce moment, je suis jusqu'au cou dans la psychanalyse. Juliette… et ses lacaniens. Ils préparent leur colloque annuel. Je termine aussi un bouquin de journaliste. Une de ces Américaines toquées de Paris. Enfin, elle écrit surtout sur les oiseaux, ce n'est pas pareil, mais elle te connaît. Vous vous êtes rencontrés à Jérusalem. Vous avez même voyagé en concert. »

Frédéric sourit, car il affectionnait les fautes d'Emese sur des expressions françaises. Elle poursuivit :

« Quand je lui ai demandé comment c'était arrivé, elle m'a dit : "Un matin on a échangé quelques impressions au petit déjeuner de l'hôtel. Comme on prévoyait tous les deux de descendre vers la mer Morte, il m'a proposé de m'emmener dans sa bagnole. Moi, je l'ai détourné vers le désert pour observer des pinsons loriots uniques au monde, dans les jardins d'un caravansérail, paumés dans le désert au milieu de châssis de tanks rouillés, à Nabi Moussa, là où serait enseveli Moïse. Lui, il m'a emmené observer les types beaucoup plus bruyants de l'Intifada, dans la vallée de Jéricho." »

À cet instant, Emese marqua un silence, cligna des yeux, semblant attendre une question. Frédéric sentit l'aubaine attendue depuis plusieurs jours. Il tenta d'introduire ses nouvelles résolutions :

« Dis donc, Emese, si je te pariais que… Si je te promettais, enfin, simplement si je t'annonçais… »

Elle attrapa son verre de vin et le but goulûment. Puis elle plongea son regard dans celui de Frédéric et lui sourit. Elle fit exprès de se montrer trop joyeuse pour être détournée de la conversation sur le désert de la mer Morte.

« Et son bouquin ? demanda Frédéric.

– Très sophistiqué. Les invisibles oiseaux du désert, quelque chose comme ça… Ou plus exactement les

oiseaux d'endroits désertifiés par les guerres, abandonnés, qu'on n'imagine pas pouvoir emménager là-bas, avec de ravissants noms, des colious huppés, des coucals noirous. »

La chatte miaula et se précipita autour des chevilles d'Emese, qui lança son manteau noir sur le canapé. Une agréable ivresse ralentissait ses gestes et adoucissait sa voix. Ses deux bras entourèrent le cou de Frédéric, elle écrasa ses lèvres sur les siennes, comme si elle embrassait un garçon pour la première fois.

Elle recula d'un pas, mit du Charlie Parker en sourdine et disparut dans la chambre. Frédéric hésita à saisir son paquet de lettres. Il aperçut sous le canapé un tas de *Libération*, intacts dans leur pliage d'abonnement. Il commença à les feuilleter, dans l'ordre chronologique, survolant les titres à un rythme régulier. À chaque exemplaire, il ralentissait sur la séquence Étranger, s'arrêtait aux titres Tchétchénie, lisait quelques lignes de ses propres articles à la va-vite. Puis s'attardait sur les photos.

Sur l'une d'elles, il reconnut Khaez, une cigarette papier maïs à la bouche. Il était penché sur des cadavres entassés dans une remorque de tracteur, à la coopérative agricole d'Alkhan-Yourt, une bourgade au sud de Groznyï, célèbre pour sa foire. Gaillard jovial, Khaez habitait dans la même rue que Frédéric. Il était né dans une cabane, au cœur du Grand Nord sibérien, à propos

duquel il racontait de fabuleuses anecdotes. Il possédait une carabine à chevrotine, et une Kalachnikov enjolivée d'une crosse en bois vernis qu'il lui avait un jour fait admirer. Avant-guerre, il vivait de son atelier de ferronnerie ; depuis les réquisitions, il cultivait son champ et chassait à travers les bois de bouleaux, emmenant parfois Frédéric.

Cette photo avait été prise le jour où les troupes russes abandonnaient Alkhan-Yourt, à l'issue de plusieurs semaines de combats. Deux heures après cette scène, des commerçants offraient des casiers de bouteilles de vodka dans la halle du marché couvert. Une multitude de gamins faisaient la queue à la grande poste où des babouchkas confectionnaient des glaces de laitage nature, utilisant le dernier générateur intact. D'autres gamins entamèrent une partie de cache-cache géante dans les décombres du palais municipal. On sortit des violons, des trompettes, des radiocassettes ; les carcasses de voitures qui servaient à bloquer les rues furent écartées sur les bords par des tracteurs.

Les rebelles tchétchènes descendirent des montagnes, affluant toute la journée et jusque tard dans la nuit. Ils se jetaient sur les cigarettes qu'on leur offrait, prêtaient des fusils aux ados pour tirer des pétarades en l'air. Des orchestres jouaient sur la place Iouri-Gagarine, cela sentait l'agneau grillé, l'ivresse et le bal populaire. À l'aube, des tanks russes surgirent des champs alentour, et ce fut une journée de massacre et

de ravages, dans un nuage de poussière. Frédéric, Zarina son interprète, Serge un copain photographe, tous trois très éméchés, trouvèrent refuge dans un silo à maïs pendant toute la durée du vacarme. Khaez n'était jamais réapparu depuis ce jour.

Frédéric pencha la tête pour vérifier, sur le crédit de la photo, le nom de Serge. Il se dit qu'il allait lui demander des tirages de ces photos pour l'épouse de Khaez. Il reposa le journal, arrangea la pile et la poussa sous le canapé telle qu'elle était. Puis il se mit à brosser la minette jusqu'à la fin du disque.

2

Emese posa le plateau sur le bord du lit et s'assit à côté. Elle préparait un thé très amer, tonique, qu'elle achetait dans une épicerie de produits exotiques, tenue par un Slovaque dont elle aimait le bavardage. Frédéric se réveilla en grognant d'aise, et se redressa. Emese était déjà habillée, un collier de perles autour du cou. Elle beurrait du pain noir, granuleux, parfumé au cumin, ramené du même magasin de la rue Mouffetard et qui lui rappelait son enfance.

Frédéric lui caressa le bras, elle renifla deux petits coups au-dessus du drap relevé et sourit. Durant la nuit, ils avaient fait l'amour ; d'abord un peu comme des lapins, ensuite plus tendrement. Elle lui tendit une tartine. Elle n'avait pas sorti le jambon fumé comme elle le faisait jadis, mais elle n'en mangea pas moins de très bon appétit, signe qu'elle se sentait bien, et que ce n'était pas le moment d'entamer de grandes conversations.

« J'ai noté tous les appels pour toi dans la message-

rie, tu trouveras la liste avec tes e-mails », lança-t-elle l'instant d'après de la cuisine. Et elle reprit, le regard sur le paquet d'enveloppes : « Eh bien ! ? Tu n'ouvres plus ton courrier ? Tu as peur des mauvaises nouvelles ? Pour un journaliste comme toi, c'est quelque chose… À propos, j'ai emmené la bagnole chez le garagiste, ajouta-t-elle.

– Ah bon ? Grave ?

– Je ne sais pas, j'étais inquiète. Un bizarre chuintement dans le moteur.

– Avec des à-coups quand tu accélères ? Des cognements de plus en plus rapides ?

– Non, pas du tout, plus doux. Mais il surgissait et disparaissait sans que je comprenne pourquoi.

– Ne t'en fais pas. Je passerai ce matin au garage. »

L'énorme affection qu'ils partageaient pour cette Peugeot qu'Emese avait découverte dans un garage des Gobelins remontait très précisément au lendemain de leur première nuit passée ensemble. Un modèle 405 pas tout jeune, à toit ouvrant, sièges en cuir, qu'ils avaient repeint en un luxueux bleu roi.

Avant de quitter l'appartement, elle lui demanda s'il serait là pour dîner, il répondit oui et roula sous la couette à la place encore creusée et tiède d'Emese.

Luís était assis seul au bar du Sporting, lisant *Le Parisien*, comme à son habitude, lorsque Frédéric

entra. « *Olá ! Figo, tudo bem ?* » Luís, surnommé Figo dans le bistrot, en hommage à son idole, était camionneur. Bien qu'il fût portugais, il semblait tout droit échappé d'un *road movie* américain : santiags aux pieds, gilet en jean, cheveux serrés dans un catogan sous une casquette crasseuse du Benfica Lisbonne. Lorsqu'il avalait, comme ce matin, quelques grands crèmes et un sandwich, c'est qu'il n'allait pas tarder à grimper dans son semi-remorque garé sur le trottoir de la rue de l'Épée-de-Bois, et disparaître pendant des semaines sur les routes d'Europe centrale, parfois plus loin, au-delà de la Russie ou de l'Iran. Les jours de repos, du matin au soir, il buvait des bières, accompagné d'un sympathique épagneul au pied du bar.

« Frédéric ! Te v'la ? Ça doit faire du bien. Tu étais encore fourré dans ta toundra ?

– Exact. Comment va le camion ?

– Ça roule. J'vais lui faire visiter les routes du Kazakhstan. Il n'est pas super-enthousiaste, tu imagines.

– Il a tort. Almaty ?

– Peut-être bien un nom comme ça. J'ai laissé la feuille de route dans le bahut. Dis-moi, ils se tiennent peinards dans le coin, ou ils sont du genre treillis, à défourailler sur tout ce qui bouge ?

– Peinards, les gens sont incroyablement gentils. Des jolies filles blondes ou brunes comme tu les aimeras. Des routes interminables et droites, sans trafic, au milieu de

paysages magnifiques. Méfie-toi seulement de l'essence que tu mets dans ton bahut. Ils magouillent dur.

– Pour la benzine, j'ai le pif. Et question racket, ou milices ?

– T'inquiète, c'est pas là que ça se passe, pas encore, je touche du bois. Tu n'auras même pas à te soucier de limitation de vitesse. Sinon, quoi de neuf? Le chien ? Et Benfica ? »

Luís résuma les dernières prouesses de Simão Sabrosa à Lisbonne, de Luís Figo au Real Madrid, et de Cristiano Ronaldo à Manchester United tandis que Frédéric s'asseyait sur un tabouret, à l'autre bout du bar.

Quand il lui apporta un café allongé, assorti d'un verre d'eau, sans plus d'attention que s'il l'avait vu toute la semaine, Rachid, le patron, feignit un air affairé. Il savait que Frédéric se crispait si on l'interrogeait sur ses reportages dès son retour, et qu'il lui faudrait attendre trois ou quatre jours et une bonne occasion pour poser des questions, comme si de rien n'était.

Hormis des balayeurs qui prenaient leur pause autour du flipper, le bistrot était vide. On y respirait déjà le plat du jour mijoté par Anissa. Frédéric lui fit un signe à travers la porte et lut en hâte les titres de *Libération*. Puis il chercha dans *Le Monde* la chronique d'Alain Lompech, intitulée : « Toujours en fleurs, les géraniums affrontent le mois le plus traître de l'année ! », qui débutait par cette phrase : « Malgré la neige et le froid, ils n'avaient donc pas gelé ! » Sans quitter la

vie au grand air, il déplia *L'Équipe* sur le zinc, et commença à la première page par le football : une interview de Pauleta réclamant plus de ballons sur son pied droit, une autre de Semak se plaignant que Pauleta vendange tous les bons ballons qu'il lui met sur son pied gauche : le PSG fidèle à lui-même. Saint-Étienne… toujours en première division, quand même ! Barça laisse le Real sur le carreau et Ronaldinho explose le Nou Camp ; Adriano et Chevtchenko poursuivent leur festival. Saha claque but sur but à Manchester, bonne nouvelle, ce joueur est sympa. Mais tiens ! Le Hertha Berlin en tête du championnat allemand, voilà la surprise, une première depuis la Grande Guerre…

Frédéric lisait les potins, les prises de bec revanchardes entre joueurs et entraîneurs, et surtout les rumeurs de transferts, inépuisable feuilleton, idéal pour se replonger dans le bain. Il tourna la page et attaqua le tennis, campé pour la quinzaine en Floride, normal en cette saison, avec une armada de Russes au premier tour… La porte s'ouvrit sur un brouhaha d'artisans en bleu de travail et d'habitués du quartier qui s'installèrent pour déjeuner.

Frédéric pensa qu'à cette heure il y aurait peu de monde dans les étages du journal et que ce serait le bon moment pour y revenir ; il appréhendait les effusions et les exclamations qui marquaient ses retours. Il se trouvait toujours aussi balourd à répondre, non par modestie, mais parce qu'il ne savait par quel bout

prendre la réponse sans qu'elle mène à une discussion.

Une fois, tandis qu'il jouait à l'abruti face aux questions de Magritt, la meilleure copine d'Emese, elle lui avait lancé : « Toi, Frédéric, tu es plus que décourageant. Tu as de la chance d'écrire des histoires comme tu les écris, parce que, sinon, tu es vraiment trop empoté. Pourtant, la guerre, cela se raconte, non ? »

Il en avait rigolé, lui avait répondu :

« Vrai, et c'est fait exprès. Entre la frustration de décevoir les amis parce que je ne veux pas raconter et celle de décevoir parce que je raconte trop mal, je choisis la première solution.

– Un peu fallacieux, tu ne trouves pas ?

– Il y a un tel décalage entre ce que… Comme une sorte d'impuissance qui vous rend minable, ou une forme de lassitude. »

Il s'était abstenu de lui dire que, plus simplement, à la guerre, on perd l'habitude de bavarder, parce qu'on n'en éprouve plus le plaisir. On se contente de conversations pragmatiques : l'itinéraire le moins dangereux pour atteindre le téléphone satellite, où trouver de l'essence ou du plasma, quel barrage est ouvert, à quel endroit a bougé la ligne de front. Ou, à l'inverse, très souvent, on décolle en élucubrations burlesques, pathétiques. Mais on discute peu d'avenir ; on se contente d'échanger des impressions au jour le jour, par scepticisme ou superstition, peut-être.